

Joseph Choi

« Vies enfuies, vite enfouies »

Des architectures sobres dont la géométrie est sublimée graphiquement. Des camaïeux de mauves et de roses, d'une délicatesse rare. Une matière fine, déposée sur de petits panneaux de bois et qui conserve la trace d'un pinceau effaçant les formes autant qu'il les incarne. Des séries de variations, évoquant un journal de bord, musical et lumineux. Une fois encore – voilà dix ans exactement qu'a lieu sa première exposition, dans une galerie de Séoul – l'œuvre de Joseph Choi est en pleine mutation. « Petit à petit, dit-il, j'essaie d'être plus simple, plus vif. Plus précis aussi. Sans détour. »

Aux silhouettes énigmatiques et aux espaces flous qui constituaient le thème de ses toiles monumentales depuis quelques années succèdent désormais des lieux vides, bien dessinés. Tous sont silencieux mais inspirés, car usagés, lustrés. Escalier, carrelage, moulures ou mobilier, dans ces nouvelles œuvres tout est patiné. Tout conserve l'empreinte des passages. Le fauteuil est modelé par le corps qui l'a longtemps pratiqué ; le mur irisé à force d'avoir reflété des existences ; la rampe, luisante tant des mains l'ont caressée. Même les angles des murs semblent s'être arrondis, évoquant une grotte primitive prenant le pas sur une construction moderne.

Et rappelant ainsi sa fonction primitive d'abri utérin. Le tout est dénué d'habitants mais empreint d'esprits. « J'essaie de peindre l'âme de celui qui est absent, dit Joseph Choi, mais dont l'existence se manifeste, à travers les objets qu'il a touché, les vides qu'il a occupés. »

Depuis que le père de l'artiste s'en est allé, il s'applique à stigmatiser les formes de l'absence. Stimulé d'abord par des images d'appartements à louer, trouvées dans les agences immobilières, il s'inspire désormais d'endroits qui le concernent intimement. L'escalier de l'église où il se rend chaque dimanche à Paris, le plafond de l'appartement d'une amie, la demeure familiale en Corée... Autant de lieux où la vie s'enfuit davantage qu'elle ne s'enfuit. Ce faisant, Joseph Choi s'inscrit dans une lignée essentielle et rare d'artistes modernes, les réalistes magiques, au sein de laquelle il convient de nommer l'Italien Giorgio Morandi, l'Allemand Gerhart Richter et le Belge Luc Tuymans.

Brossés finement, colorés subtilement, dessinés sobrement, les angles des endroits représentés semblent des plis souples, prêts à se refermer, tels ceux des espaces entrevus en rêves. Ils évoquent les mirages et autres apparitions que seule la mémoire préserve. Ces habitacles propices à la déambulation des fantômes – si différents des maisons que l'artiste apprit à dessiner alors qu'il étudiait l'architecture à L'École de Versailles – rendent hommage à tout ce qui dissout l'ordinaire tangible pour préserver l'essentiel spirituel.

Chaque image ainsi générée métamorphose l'espace initial en un caractère calligraphique original, inspiré par la géométrie propre aux lieux de passage. Choisi du fait qu'un point d'attache ou de reflet y existe, chaque endroit représenté rend un hommage particulier aux symboles du contact. Angles ou marches, ils stigmatisent l'importance de l'entre-deux.

Les objets représentés, dont la rareté fait la part belle à la célébration de la densité d'un vide moins vertigineux que complice, constituent presque tous des allégories du passage. Lavabo humide ou lustre allumé, ils évoquent des fluides, des écoulements. De concert, impériale, la lumière investit par taches ou en flaques étrangement denses, quasiment minérales, les sols et les parois. Ainsi immortalisée, elle aussi évoque des traversées et des délitements. Les carreaux d'une fenêtre ou les pans d'une verrière structurent nombre de compositions et servent d'alibi à d'infinis jeux de transparence et de reflets.

Le temps qui passe, tel est l'unique sujet de chacune de ces œuvres. Chacune d'entre elles est la lettre d'un alphabet entièrement destiné à rendre tangible cette évidence essentielle. « La sculpture repose sur le vide » disait le sculpteur Alberto Giacometti. La peinture aussi.

Francoise Monnin, Paris juin 2013